

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - \$2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



Palais des Beaux-Arts à l'Exposition Internationale qui doit s'ouvrir à Seattle, B. C. le premier juin prochain.

SOMMAIRE :

Griserie (poésie) Albert Dreux
A Georges Rodenbach (poésie)... ..
Emile Nelligan.
Notre Concours.
Les Noël's Français... ..Françoise
Souvenons-nous..... .. Françoise
Honneur au journalisme.
Cousinette Jean Saint-Yves
Petite Exposition... ..Léon Lorrain



A propos de l'Exposition des Arts,...
La Directrice.
Mal d'Académie... ..Françoise
"Le Terroir"..... ..Françoise
Exposition Internationale de Seattle.
Les Boucles d'oreillesLotte
Recettes faciles, Conseils utiles, etc.
Les Cervelines (feuilleton),
Colette Yver.

UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{me}
Victoria Séguin comme digne
de toute confiance. Ses
remèdes sont considérés
comme efficaces pour ces
faibles maladies.*

*Blanche Montrose
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

GRISERIE

L'ombre voluptueuse, en son voile de rêve,
Estompe les contours. Tes cheveux sont couleur
De nuit. Vois dans le ciel flotter la chanson brève,
Des extases d'amour, des baisers et des pleurs.

Oh ! les soirs envolés des défuntes caresses! ..
Je veux me souvenir des chers enivrants,
Où, jadis, nous bercions nos trop belles ivresses
Au rythme mensonger des éternels serments.

Je suis las de brûler l'existence en folies,
D'avoir le coeur rempli de vide et de sentir
L'ennui des choses, morne et fatal, m'envahir.
Veux-tu, nous reprendrons ce soir nos griseries.

Et nous nous en irons au pays magique
Où dorment nos espoirs en des tombeaux de flammes.
Viens, nous n'amènerons que nos deux seules âmes
Pour revivre un moment notre vertige ancien.

"Le Terroir"

ALBERT DREUX.

A GEORGES RODENBACH

(POÉSIE INÉDITE.)

Blanc, blanc, tout blanc, ô Cygne ouvrant tes ailes pâles,
Tu prends l'essor devers l'Eden te réclamant,
Du sein des brouillards gris de ton pays flamand
Et des mortes cités, dont tu pleuras les râles.

Bruges, où vont là-bas ces veuves aux noirs châles,
Par tes cloches soit dit ton deuil au firmament,
Le long de tes canaux mélancoliquement
Les glas volent, corbeaux d'airain dans l'air sans hâles.

Et cependant l'Azur rayonne vers le Nord
Et c'est comme on dirait une lumière d'or
O Flandre éblouissant tes funèbres prunelles

Beguines qui priez aux offices du soir
Contemplez par les yeux levés de l'Ostenois
Le Mystique, l'Elu des aubes éternelles]

EMILE NELLIGAN.



Concours Littéraire Historique

Sous le patronage de Son Excellence Sir Alphonse Pelletier.

1er. Prix, 25 Dollars : FRANC DOMINIQUE.

2me. Prix, 15 Dollars : DANIELLE AUBRY.

3me Prix, 10 Dollars : PIERRE LAFRESNAIE.

4me. Prix, 5 Dollars : GISÈLE de la MONTAGNE

NOTRE CONCOURS

C'est le 25 janvier, et dans les salons de l'aimable directrice du "Journal de Françoise", que les juges du présent concours se sont réunis, pour décider de la valeur des nombreux travaux qui leur sont parvenus. Et leur tâche fut aussi agréable que peu facile.

Après une élimination préliminaire, le jury demeurait en présence d'une dizaine de copies possédant chacune des qualités rares, quoique différentes. A la joie de constater chez nos compatriotes, et, en particulier chez les lecteurs du "Journal de Françoise", tant de dispositions à l'art d'écrire, se mêlait l'appréhension d'une responsabilité obligée de choisir entre des idées plus personnelles, d'un côté, mais encadrées de phrases moins correctes, et, de l'autre, une force impeccable, mais au service d'une invention banale...

Cela ne surprendra personne: un travail littéraire sans défaut, ravissant à l'emporte-pièce l'admiration du lecteur, n'est pas fréquent dans notre pays; et nul ne s'attendait à trouver, dans ce concours, la nouvelle parfaite, à l'égal de celles d'un Maupassant ou d'un Bourget.

Et, pourtant, comme il faudrait ajouter peu de chose à l'effort de quelques-uns pour rendre leur œuvre irréprochable! Une digression supprimée, quelques images mieux définies, quelques tournures moins heurtées laisseraient intact et resplen-

dissant le bel arrangement des pensées et classeraient ces nouvelles en bonne place, parmi les meilleures pages canadiennes.

Nos lecteurs s'apercevront d'ailleurs qu'un concours comme celui-ci fait bien augurer de l'avenir des lettres en notre pays, et montre que le feu sacré n'est pas encore éteint au cœur de notre jeunesse.

Il est regrettable que quelques-uns des concurrents n'aient point parfaitement compris le genre de composition qu'on leur demandait: une "nouvelle" historique. La nouvelle, récit d'imagination qui tient le milieu entre le roman et le conte, consiste dans la narration d'un événement dramatique, dont l'action doit posséder une intrigue et un dénouement. C'est un roman en raccourci. Une page d'histoire n'est donc pas une nouvelle. Telle composition d'une documentation historique serrée, aurait probablement, sans cela, décroché le premier prix.

Il faut également remarquer que dans le genre de composition qui leur était proposé, les auteurs devaient attacher une grande importance à la couleur locale. Madame de Champlain ne causait pas comme une femme du vingtième siècle et les Hurons avaient d'autres expressions que nos contemporains.

C'est ce respect de la couleur locale, uni à une attrayante intrigue psychologique et à des qualités de style, dont la principale n'est pas la concision, mais l'harmonie, qui

ont décidé les membres du jury à décerner le premier prix à une nouvelle intitulée: "Fleur-Bleue" et signée: "Franc-Dominique". Elle raconte l'évolution de l'Âme huronne passant des ténèbres de la barbarie à la clarté de l'évangile.

"Trois Ames" de "Danielle Aubry" mérite le deuxième prix. L'auteur, dans un style simple et pur, s'est appliqué à raconter surtout les émotions d'Hélène de Champlain à la veille de son retour en France et a su faire passer dans le cœur du lecteur le sentiment de mélancolie qui plane sur son récit.

Les juges ont accordé les troisième et quatrième prix à Pierre Lafresnaie pour sa nouvelle: "Le bonheur vint"; et à Gisèle de la Montagne pour: "Le Premier Angelus de la Nouvelle-France", dont les envois possèdent une réelle valeur. Le premier a mis dans l'heureuse disposition d'une aventure d'amour un intérêt véritable; la seconde parle une langue chatiée.

Une mention très honorable est décernée à Hélène, pour: "Au temps de Champlain", très bien sous tous rapports, mais qui ne rappelle en rien le genre "nouvelle"; et c'est dommage.

Mention fut également faite des compositions signées: Clairmont, Christian Beaufort, Enigme, Liane et Zizitte.

En remerciant l'organisatrice de ce concours de l'honneur qu'elle leur a fait, les juges tiennent aussi à lui offrir leurs félicitations pour l'heureux encouragement qu'elle donne à

la littérature canadienne. C'est faire œuvre de haut goût et de patriotisme. L'exemple mérite d'être suivi.

CAROLINE BEIQUÉ,
EUGÉNIE TURGEON,
LUCIEN RAINIER,
(abbé Melançon).
A.-D. DECELLES,
HECTOR GARNEAU.

(Monsieur Fernand Rinfret étant absent à Ottawa, n'a pu être présent avec les autres juges).

Les Noels Français

Vers le temps de Noël, je reçus la lettre suivante :

Paris, le 10 déc. 1908.

Madame,

Voici trois ans, j'adressais au regret maître Fréchette, par l'entremise du "Journal de Françoise" un exemplaire d'un mien volume "Les Noël Français", avec l'espoir que le célèbre écrivain voudrait bien en dire un mot dans votre cher journal. Pour des raisons que vous connaîtrez tout à l'heure, mon envoi arriva trop tard pour Noël 1908, sans doute fus-je oublié à la Noël de 1906 et de 1907 ; j'espère être plus heureux en 1908 et c'est pourquoi je vous en adresse aujourd'hui un exemplaire. Entre temps, permettez-moi de vous communiquer le texte d'une lettre que Fréchette voulut bien m'écrire à la date du 18 mars 1906: Vous en ferez tel cas que vous voudrez.

Veillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

NOËL HERVÉ.

P. S. — S'il vous faisait plaisir de reproduire un passage de mon livre, vous le pouvez en toute liberté. Il sera peut-être moins intéressant cependant que le bel ouvrage de Myrand que je n'ouvre jamais sans un plaisir très délicat.

N. H.

Voici le texte de la lettre du regretté poète national:

Montréal, 408 rue Sherbrooke,
18 mars 1906.

Trois assez longs voyages aux États-Unis, puis la session des Chambres de Québec, voilà mes excuses pour venir si tard accuser réception de votre aimable envoi. J'ai lu avec un très vif intérêt vos vieux Noël — recueil précieux à plus d'un titre — et je les ai communiqués à M. Ernest Myrand, de Québec, un ami à moi, archéologue distingué, historien érudit, qui a déjà traité le même sujet en relation avec nos traditions canadiennes. Il a été charmé et vous écrira probablement.

Merci d'avoir pensé à moi ; j'espère avoir bientôt l'occasion de vous remercier d'une façon plus tangible.

Veillez agréer, en attendant, l'assurance de mon dévouement confraternel.

LOUIS FRECHETTE.

Ces lettres ont précédé la venue du livre annoncé. Ce n'est qu'une quinzaine de jours après le Jour de l'An, qu'il m'est arrivé. L'auteur me pardonnera donc d'avoir remis jusqu'à ce jour à lui en faire un accusé de réception.

Ce retard m'a permis de lire plus longuement et plus attentivement "Les Noël Français", essai historique et littéraire de M. Hervé et de lui en dire toute mon admiration. Le livre, il faut le dire, se lit agréablement, et l'on n'éprouve nullement le désir de le laisser avant qu'il ne soit terminé.

Qu'ils sont poétiques et doux ces Noël de notre mère-patrie ! et que M. Hervé a fait une œuvre aussi artistique que pieuse de les avoir recueillis et mis en ce volume qui les défendra dorénavant contre l'oubli...

C'est donc de tout cœur que je recommande à mes compatriotes, la lecture des "Noël Français" de M. Hervé. Hélas ! même en notre pays pourtant si croyant encore, les Noël d'autrefois qui ont versé tant d'harmonie et de douceur dans l'âme de nos pères tendent à disparaître ; le goût des flons-flons modernes va les chasser de nos églises, et, il arrive malheureusement trop

vite, le jour où nous ne retrouverons plus ces chants "tant aimés, si beaux", que dans les livres de Noël Hervé et d'Ernest Myrand.

FRANÇOISE.

Souvenons-nous !

Le "Journal de Françoise" a le regret profond d'inscrire un nom de plus au carnet des disparus... Mme Arthur Gagnon, née Pominville a soudainement été enlevée à l'affection de ses proches et de ses amis.

Dotée de remarquables qualités d'esprit et de cœur, Madame Gagnon occupait, dans la société canadienne-française, une place de choix.

Sa distinction native, son esprit cultivé, sa loyauté parfaite et son dévouement constant rendaient son amitié précieuse aux personnes qui en étaient honorées...

Mme Gagnon s'est beaucoup occupée d'œuvres charitables et sociales, en notre ville. Elle a fait partie d'un cercle littéraire où, pendant des années, son apport consista en études et portraits révélant chez leur auteur le don réel d'écrivain dont elle était douée. Le "Journal de Françoise" lui doit la collaboration de deux remarquables pages : une monographie de Mme Rostand (Rosemonde Gérard) et une remembrance aux morts, intitulée: "Souvenons-nous".

Non, nous n'oublierons pas celle qui vient de nous quitter sur le rude chemin de la vie, et l'adieu attendri que nous lui adressons gardera à jamais en nos cœurs, un inlassable écho...

FRANÇOISE.

Honneur au journalisme

Le journalisme conduit à tous les honneurs. Au parlement dernier, Madame Dandurand, notre distinguée collègue, était à la Présidence du Sénat. Ce Parlement voit l'installation de M. Charles Marcil, journaliste et député, en qualité de président de la Chambre des Communes.

Constataction faite à la gloire de la carrière des journalistes, nous offrons au nouveau titulaire nos plus cordiales et confraternelles congratulations.

F.

- Cousinette -

I

Dix-sept ans.

Ni grande ni petite et possédant les plus beaux yeux que j'ai jamais vus, très bleus, voilés par de grands cils bruns. Son regard en a une douceur infinie et je n'ai vu qu'elle avec cette façon jeune et bonne de regarder ainsi tout son monde.

Son rire, c'est tout elle, toute sa nature, c'est un vrai cri de jeunesse, une note joyeuse s'égrenant en trilles merveilleuses et sa bouche mignonne, étincelante de vie, fait penser à ces pastels anciens où de jeunes marquises poudrées à frimas souriaient dans de vieux cadres du temps jadis.

Simple par-dessus tout, elle passe au milieu de nous comme une bonne fée, légère et gracieuse dans sa robe noire bien modeste, tombant droit, sévère, qui la modèle divinement.

Elle va partout dans la maison donnant un coup d'œil en vraie petite femme, s'occupant de tout, s'intéressant à tous, possédant le talent de se multiplier sans éclat, de se rendre indispensable et se faire désirer, bonne et douce toujours, comme une petite sœur grise.

Sa démarche a quelque chose d'ondulé, imperceptible il est vrai, mais c'est charmant. Par moments elle incline la tête, semblant écouter et l'on croirait voir comme un beau rêve de bonheur que Dieu vous envoie dans un rayonnement d'or quand elle passe ainsi dans la salle à manger, devant les grandes fenêtres aux vitraux colorés, un soir d'automne.

Elle est la vie, la gaieté de la maison, la chanson du foyer qui console et qui prie pour tous, le bâton de vieillesse de notre chère grand-mère.

Après le dîner et le petit tour fait chaque soir dans le parc, nous nous sommes réunis tous les trois dans la salle à manger pour la veillée.

La porte vitrée, à deux battants ouverte sur le jardin, laisse un rayon de lune glisser jusqu'à ses pieds et sous la lampe qui nous éclaire elle est là silencieuse, pendant que je fais

une "boîte" avec grand-mère, penchée sur son ouvrage, confectionnant quelque brassière ou tout autre vêtement d'enfant pauvre.

Parfois son aiguille est plus lente. Un rêve sans doute est là, derrière ce beau front sur lequel, parmi les boucles blondes, la lumière discrète de la lampe met un peu d'ombre et de jolies teintes rosées.

On n'entend plus alors dans la salle que le bruit des cornets agités, s'abattant, laissant tomber les dés, et nos voix annonçant le point.

Dans le jardin les petites feuilles des arbres et des massifs balancés au vent clapotent, palpitent entre elles avec bruit. On dirait de frais éclats de rire, des voix argentines. Parfois c'est un cri d'oiseau de nuit effaré qui traverse le parc et dans les moments d'accalmie que laisse la brise on entend le jet d'eau du grand bassin, à moitié fermé la nuit, retomber goutte à goutte en cascade joyeuse.

De temps en temps Cousinette interrompt son travail, semble s'intéresser au jeu puis, comme si elle eût été en faute ou que l'on eût pu lire sa pensée en rencontrant son regard, elle baisse la tête, plus rose sous les reflets de la lampe, et l'aiguille repart, reprend sa course agile, va plus vite.

Quant à grand-mère, elle a ce soir de nombreuses distractions. Qu'a-t-elle donc à nous regarder ainsi ?

Il y a un an que je ne les ai vues, ces deux chères femmes aimées. Une année entière, seul, loin d'elles. Je me demande, maintenant que je les ai auprès de moi, bien près, et que je me sens sous leur douce influence, comment j'ai bien pu faire. Certes je n'ai pas vécu, et c'est comme un livre fermé au départ que je retrouve aujourd'hui, dont le signet vert un peu décoloré me ramène à la page où mon cœur et ma pensée se sont arrêtés ce jour-là.

Jusqu'à cette maison et tout ce qu'elle renferme qui a un air bon et reposant. C'est un vrai bonheur de

retrouver tout à la même place. Tout est bien là tel qu'au premier jour et pourtant qui me verrait faire croirait que tout est nouveau pour moi à la façon dont je m'arrête à chaque pas. C'est que je dis un bonjour à toutes ces choses, vieux amis où tant de souvenirs bénis, mieux qu'en un livre, sont écrits fidèlement, simples et touchants.

La partie finie, Cousinette laisse son ouvrage et prend part à la conversation dont ma vie d'école naturellement fait tous les frais.

Me voilà donc lui faisant un vrai cours d'argot, heureux de ses surprises, jouissant de sa bonne gaieté. Je lui dis nos fatigues, nos joies, nos heures de colère, de découragement, nos bonnes histoires, nos grandes farces si drôles là-bas, puis je fais un récit détaillé du Triomphe, célébré par toute la promotion la veille du départ.

Pendant ce temps ce ne sont qu'exclamations joyeuses, quiproquos impossibles dont nous rions franchement.

— Bien vrai, Cousin ?

— Bien vrai, Cousine, tel que je le dis.

— Oh ! les sacrifiants ! ...

Mais grand-mère s'endort.

Pour mieux nous écouter, et nous voir aussi, tant elle est heureuse entre ses deux enfants, elle s'est enfoncé en son grand fauteuil, s'accoudant franchement, les mains posées sur les genoux, ayant ses lunettes relevées sur le front.

La voilà qui dort.

Elle a fermé les yeux lentement, en tremblant. Elle a la tête inclinée contre le dossier et sur ses lèvres elle garde un bon sourire. Elle a l'air d'écouter toujours.

Elle est si bonne, grand-mère !

Hier encore, quand elle faisait à mon bras un tour de parc, quelques heures après mon arrivée, elle me disait que nous étions bien tous les deux la joie de ses derniers jours, sa consolation, la meilleure que Dieu ait pu lui donner, car elle a beaucoup souffert, pauvre grand-mère ! Elle a vu partir tous ses enfants les uns après les autres. Elle a vu se fermer bien des yeux aimés et sa route est bordée de grandes pierres blanches où elle va encore appuyer son pauvre front lassé.

C'a été d'abord ma tante, — la

mère de Cousinette, — douce et bonne comme ma mère. Elles sont parties toutes les deux, trop tôt hélas! nous laissant bien jeunes, ayant encore besoin d'être aimés longtemps et embrassés le soir dans nos berceaux. Elles sont mortes toutes les deux à quelques mois d'intervalle, doucement, presque sans souffrir, fleurs roses et délicates qui n'eurent pas assez au soleil ici-bas.

Depuis ce jour grand'mère porte toujours dans la maison un petit bonnet de dentelles noires pareil à ceux qu'ont les aïeules, au soir de leur vie, entourées de leurs petits-enfants, et cette pauvre robe, simple cachemire sans parure, toujours la même, comme celle qu'elle portait le jour où elle me ramena chez elle, me serrant sur son cœur plus fortement que d'habitude, il me semble.

C'est tout notre cœur, grand'mère, c'est tout ce qu'il y a de bon et de loyal en nous. C'est la meilleure partie de nous-mêmes. Elle savait nous ôter sans en avoir l'air, — pour ne pas nous donner de mauvaises habitudes, disait-elle, — et nous gronder dans un baiser, car ses yeux sont si profonds qu'elle n'a pas besoin de parler: on devine sa pensée, on lit tout son cœur à travers. Elle les a toujours très-brillants malgré l'âge, et très-beaux sous ses cheveux blancs. On se figure aisément, en la voyant ainsi, ce qu'elle fut dans sa jeunesse et combien elle dut être aimée.

Cousinette, plus heureuse que moi a toujours vécu là, à ses côtés, grandissant dans ce chaud rayon de tendresse, attentive, empressée. Grand'maman, affaiblie par l'âge, abdique peu à peu sans en avoir l'air, et c'est Cousinette qui dirige la maison.

Elle le sait bien la chère enfant, et elle se sent tout heureuse. Il faut voir avec quel regard touchant elle la contemple. On dirait une jeune mère près du berceau de son enfant.

Moi je les regarde toutes les deux.

Je ne sais celle que j'aime le mieux, mais je me sens très ému, et comme nos regards se croisent en ce moment, instinctivement, par-dessus la table, nos mains se tendent l'une vers l'autre et se serrent tendrement.

Je voudrais pouvoir lui dire merci à la chère petite qui fait à notre

grand'mère des jours si calmes, à qui revient surtout le charme de cette bonne soirée, — et je ne peux pas.

Elle non plus ne dit rien.

Elle comprend bien que j'ai quelque chose au cœur qui m'étouffe et pourquoi, quoique très heureux et souriant, j'ai au bord des paupières une larme qui brille.

On entend bien maintenant tomber les gouttelettes du jet d'eau. Le vent s'est apaisé, tout est silencieux, et la lune glisse son regard pâle par la porte restée entr'ouverte tout à l'heure. Le ciel veut aussi sa part de cette veillée.

Rien ne trouble ce grand calme, et nous restons là, toujours la main dans la main, laissant nos pensées errantes s'accrocher à mille souvenirs, lisant sur ce visage où le temps implacable a mis quelques rides profondes, comme pour mieux nous la faire comprendre, une histoire sublime, pleine de tendresses, de chagrins, de dévouements, dont nous connaissons trop, hélas! tous les détails.

Alors pour cacher son émotion, — car elle est émue, Cousinette, quoiqu'elle ne semble pas vouloir en convenir, — elle se lève doucement, et vite, bien fort, dépose un baiser sur ces cheveux blancs, sur ce pauvre front, presque sur les yeux à cause des lunettes qui prennent toute la place.

—...Comment!... Elle a dormi?...

—Mais oui, mon Dieu.

—O mes pauvres petits, qu'il est tard!...

Et vite on se souhaite bonsoir et l'on va se séparer.

—Bonsoir, Cousinette.

—Bonsoir, mon lieutenant.

Puis comme je lui serrais affectueusement la main n'osant plus aller plus loin:

—Si vous vouliez être gentil..., mais là, bien gentil, vous m'embrasseriez. Cela me ferait grand plaisir.

Et grand'mère de dire:

—Mais comment donc! Sont-ils enfants!

Ah! chère petite Cousinette, comme je vous ai aimée ce soir-là!

II

Les années ont passé.

Dans la petite maison de famille, si grande maintenant, je me retrouve seul.

J'ai parcouru la France au hasard des garnisons, accepté ce que le sort m'a dévolu ici-bas, toute la Destinée, et, en des luttes intimes où l'être se hausse, j'ai goûté le charme triste, indicible, des sensations rares exacerbées par le rêve, tressailli en des frissons que mon désir poussait aux sommets les plus âpres, tendait en des voluptés aigües.

Ainsi faisant j'ai appris durement non seulement mon métier de soldat et de chef mais mon métier d'homme, d'être vaincu, condamné par la fatalité des origines premières. J'ai vérifié à mes dépens, connu largement cette lâcheté individuelle et cette lâcheté collective dont Alexandre Dumas fils a si bien écrit la tristesse dormante qu'elle laisse au fond des êtres honnêtes et délicats.

J'ai aimé.

Pourquoi pas? — J'ai fait comme les autres. Les seules choses bonnes de la vie je les ai cueillies.

Maintenant, dans le reposant silence de cette demeure, je reviens les des efforts accomplis. Je reviens et mon cœur blessé, alourdi d'effrois et de glaces, ne veut plus aimer, ne veut plus rêver. Loin de la trop grande lueur du dehors, ici, comme dans le recueillement des sanctuaires oubliés, je m'enferme en un passé qui fut le mien, — le nôtre, à Cousinette et à moi, — et pieusement je m'abandonne aux si lointains et si bleus souvenirs.

Veillées d'hiver, soirées solitaires, heures d'extase et de foi, tous les débris de ma vie sont là, dressés à mon appel, surgis dans le rayonnement d'un solennel ex-voto. Or pas un n'étincelle plus pur, ne fait battre mon cœur d'une aussi chaude tendresse que le rappel de cette veillée de jadis alors que nous étions trois, — deux enfants et une bonne grand'mère, — tous les trois s'aimant bien fort.

Devant ce cher souvenir une aube se lève, le calme vient. Il me semble que je deviens meilleur. Comme une petite fleur blanche, gracile et très précieuse, s'ouvre en moi.

Grand'mère dort maintenant là-bas, dans le petit cimetière de notre village. Parmi les tombes fleuries de ses enfants, qu'elle avait tant aimés nous l'avons déposée un jour. Et il me semble que Dieu, au devant de

cette âme quittant la terre a dû lui envoyer pour l'enlever jusqu'à lui, en un cortège d'anges, ses chers disparus lui tendant les bras.

Quant à Cousinette, au chevet des malheureux, des abandonnés, et des soldats souffrants où elle porte la douceur de ses beaux yeux, le rayonnement chaste de son âme, on ne la connaît plus que sous le nom de Marie-des-Anges.

Sœur Marie-des-Anges!...

Dans la chambre blanche si modeste qu'elle habitait quand elle vivait parmi nous, j'ai souvent, évoquant sa chère vision, prononcé ce nom aux sonorités lentes d'orgues invisibles, très idéales, mais jamais comme ce soir, le cœur tremblant, écoutant tomber les syllabes dans le grand silence de cette heure inoubliable, je n'ai connu tant d'émotion respectueuse et désolée.

C'est qu'à travers les meubles, dans les tiroirs, sur tous les objets épars qui furent sa vie, j'ai osé porter la main — ô le grave et langoureux pèlerinage de mon cœur! — et sous la double tablette à secret du petit secrétaire Louis XV, un cadeau de moi, j'ai trouvé ces feuillets où sa grande écriture droite, sévère, limpide comme son âme fière et généreuse, a attiré de suite mes regards.

Et j'ai lu ceci :

"Toute petite je l'ai aimé.

Quand je songe aux infinis détails de notre vie d'enfant, je me demande même si ce pauvre mot si couramment employé peut rendre toute ma pensée, si je ne dois pas dire: adoré. C'est réellement l'expression qui fera le mieux comprendre cette sorte d'affection mystique que j'ai toujours eue pour ce grand garçon aux si douces manières qui me prenait sur ses genoux, me berçait et de sa belle voix grave, émue, me disait de si jolies choses.

Comme un grand frère très bon, il suivait ma vie, épiait chacun de mes pas, développait en moi tout ce que j'ai de noble et de sincère. On voyait que je représentais beaucoup plus à ses yeux que la petite fille espiègle et folle que j'étais. En lui, l'idée de la femme que je serais un jour, me grandissait et ses façons en prenaient un respect touchant, une délicatesse de mère, une affection sé-

rieuse et profonde dont je n'ai pas su alors toujours bien apprécier les actes les plus ordinaires mais dont le souvenir me met au cœur une palpitation étrange, glisse au long des cils quelques larmes silencieuses qu'il ne verra jamais...

Allons, Cousinette, du courage!... Ne pleure pas. Il faut aller jusqu'au bout puisque tu as commencé.

Et puis, ai-je jamais été pour lui autre chose réellement que l'amie d'enfance plus jeune, la petite cousine qu'il faut aimer, simplement parce que l'usage le veut ainsi, la petite poupée qu'on attiffe et promène avec orgueil?

Qu'as-tu à répondre à cela, Cousinette? — Rien... rien de très précis. Mon Dieu c'est péché de vouloir trop approfondir les choses!..... cependant il me semble qu'au cours des années écoulées, en y regardant bien, je lui ai donné l'éveil de sensations plus fortes, que sans le vouloir j'ai eu mes instants de muette poésie comme toutes les créatures, même les plus sacrifiées ici-bas.

Ainsi je me revois, par une après-midi ensoleillée, en robe blanche de première communiant, très sérieuse, très émue encore du grand acte accompli le matin, me promenant à son bras dans le parc. Grand'mère nous avait d'abord suivis quelque temps, très lente, s'arrêtant à chaque massif, à chaque corbeille nouvellement préparée où dans la grande lueur de mai des fleurs s'étoilaient frissonnantes. Bientôt sous l'allée silencieuse, dans l'ombre verte légère qui nous enserrait tous les deux, nous nous retrouvâmes seuls.

Je l'écoutais parler.

Il me disait que la vie d'enfant était finie, qu'à partir de ce jour une orientation nouvelle s'imposait, qu'en moi peu à peu allait se développer une âme plus forte, âme de celle qui serait femme un jour.

Être femme!... Avec quel trouble cela me pénétrait!

Oui, je serai l'être qu'il évoquait à mes yeux, celle toute modeste qui vit dans l'ombre de la famille, celle qui est la joie de tous et qui console les chers êtres groupés autour d'elle.

Ah! mon cher Jean, comme délicatement, en des mots purs et élevés vous m'avez éveillée à des devoirs nouveaux si grands! Comme vous me l'avez donnée large et sereine,

cette vision bienfaisante du rôle que je devais prendre dans un intérieur, hélas! que j'aurais tant aimé...

Parfois je levais les yeux vers lui. Alors par crainte de m'avoir trop profondément touchée en les voyant songeurs, étonnés, il souriait et murmurait:

—N'aies pas peur, Cousinette... laisse aller le temps — et n'oublie pas ce que je te dis là.

Puis il se reprenait, redisait encore :

—Quelle petite femme délicieuse tu feras!

Ce qu'il m'a dit ce jour-là, il me semble l'entendre encore, et je constate que la métamorphose annoncée s'accomplit peu à peu telle qu'elle était prévue.

Je me forçai d'abord à un maintien plus digne, je m'astreignis à mille petits détails de notre vie commune. Je devins sérieuse. Je m'imposais des tâches, une foule de devoirs que je poursuivais scrupuleusement et puis, c'est vrai, je me voyais devenir tout autre. Sous les éclats de rire de Cousinette s'ébauçait la petite Cendron, celle qui, la dernière, devait se retrouver au foyer abandonné, seule, sans sourires et chansons...

Tout en pensant au bien à faire, au mieux à édifier, mon pauvre Jean, vous avez négligé l'enfant. Pendant que vous lui donniez un caractère nouveau, façonniez l'âme, avez-vous pensé un seul instant au cœur de la jeune fille? Ce qu'il advint était facile à prévoir. Le but rêvé, de quel nom le parer? Quelle forme lui donner? Vers qui tout naturellement s'exhaleraient ces tendresses secrètes, inquiètes, qui naissaient en moi parfois avec tant de violence que j'en gardais des langueurs plein les yeux, des tristesses dont s'alarmait grand'mère.

—Tu n'es pas malade, petite?

Quand elle me voyait trop absorbée sur quelque ouvrage, devinant une simple contenance:

—A quoi rêves-tu, mon enfant?

Et ses bons yeux semblaient me dire :

—Tu es trop jeune encore... Ne rêve pas. Cela fait tant souffrir!

Oui, vers qui monteraient tous ces efforts, se précipiterait l'idée, s'affermirait le désir, s'orienterait mon

âme si ce n'est vers vous, vous... mon cher Jean?

Ah! comme rien qu'à l'écrire ce nom, mon pauvre cœur se serre, comme ma main tremble!... Mes yeux se voilent... Allons, Cousinette, courage! Ne pleure pas... Où donc en étais-je.

Je me passionnai pour l'étude.

Jean me paraissait tellement au-dessus de moi, si instruit, et Cousinette si ignorante que j'eus, un soir, cette perception très nette, très cruelle, qu'il n'aimerait jamais qu'une femme digne de lui et non la petite sottise que j'étais malgré tout mon cœur tendu vers lui. Alors je résolus de lutter. Je passais des nuits à travailler, car grand'mère ne voulait pas me voir trop longtemps dans mes livres pendant le jour. Elle s'alarmait, s'effrayait. Peut-être prévoyait-elle la douleur plus grande vers laquelle j'allais.

Quand il était là nous parlions poésie, histoire, littérature, grands maîtres. Il m'élevait sans cesse au-dessus de moi-même, m'entraînait à sa suite, me créait une atmosphère nouvelle, des horizons larges, merveilleux où des apothéoses étincelaient.

Ah! le bon temps où chaque jour apportait la pierre à l'édifice, où le rêve s'affermissait dans les beautés découvertes!

J'ai passé mes examens.

J'ai là tous mes parchemins roulés ensemble, errant au fond d'un tiroir. Le dernier conquis, il y eût grande fête. Grand'mère donna un dîner. On y vint des environs et au dessert le plus vieil ami de la famille fit un discours.

Quant à moi, une fois les lumières éteintes, quand je me suis retrouvée seule dans ma chambre, agenouillée pour faire ma prière devant le portrait de ma chère maman, j'ai été prise d'une crise de larmes. Oui, j'ai pleuré ayant subitement peur, une très cruelle détresse. Très faible, j'ai dit, joignant les mains:

—Qu'il soit heureux, mon Dieu!... pour moi... que votre volonté soit faite!...

A quoi bon rappeler d'autres incidents. J'ai assez pleuré, étalé ma faiblesse, ma dernière, — Dieu seul verra les autres.

Il m'en coûtera beaucoup de quitter tout ce qui m'entoure, ces cho-

ses que j'aime parce que d'autres qui ne sont plus et nous ont aimés, tout petits les ont maniées et soignées en pensant à nous. Mais je ne peux plus vivre au milieu de sa pensée constante qui me heurte et me brise. Et puis, il me l'a appris, toute existence ici-bas, même la plus chétive, a un but dans la vie, des devoirs à remplir, du bien à faire... Adieu Jean, mon cher Jean!

Vous n'aviez pas pensé que cette affection naïve d'enfant pourrait un jour se développer, s'épanouir en une tendresse plus vivante, plus forte. Au moment de me séparer du monde croyez que je ne vous en veux pas. Le rêve de la fiancée doit éclore librement comme les plantes rares dans la tiédeur des serres.

Au surplus, tout cela, voyez-vous, c'est la faute à ma folle tête, à mon imagination vagabonde, à mon cœur trop imprégné des belles leçons que vous y avez mises... Et je vous en demande pardon.

Maintenant Cousinette s'en va, est partie... n'est plus.

Je m'efforcerai d'être, je vous le jure, dans ma nouvelle existence, la femme forte et miséricordieuse que vous avez voulu créer en moi. Je n'ai eu ni foyer, ni famille, ni amour... et j'irai parler de joies et de consolations à d'autres plus déshérités, plus éprouvés que moi...

En aurai-je toujours la force?... Il le faut.

Mais j'espère que Dieu qui voit toute chose, ne m'épargnera pas les épreuves pour cela car je les lui offre d'avance, et de grand cœur, comme je le ferai chaque jour en une ardente prière, pour vous, mon cher Jean, pour vous... et celle que vous aimerez, celle qui entrera à votre bras dans cette demeure ayant un vague émoi à remuer toutes ces poussières et ces silences de nos chers mort, qui passera dans cette chambre blanche de jeune fille où Cousinette est morte pour avoir trop rêvé mais où sœur Marie-des-Anges a laissé toute son âme, oui, toute sa pensée, aussi loin soit-elle, pour mieux veiller et garder votre bonheur toujours.

Où suis-je?

Je pleure comme un enfant. Mes membres tremblent, mon cœur s'é-

touffe... Je suis à genoux au pied de son lit devant le vieux Christ divoire qui recueillait chaque jour ses prières. Dans son cadre accroché tout près, sa pauvre mère me regarde... Oh! ce regard douloureux, jamais il me semble il n'eut tant d'intensité vers moi!

A la maison-mère de l'Ordre on m'a dit qu'elle avait été à la Réunion, puis à Madagascar. Dernièrement elle était au Sénégal, dans les terres... et puis, c'est tout. Elles n'écrivent plus à leurs familles. Elles n'en ont plus. Dieu les a prises. Cousinette est bien morte...

.....Dans la chaleur accablante des pays bleus, très lasse, grelottant la fièvre, à genoux sur les dalles d'une chapelle, elle prie pour moi... moi qui ai fait ça!

O la torture horrible, le crucifiement de tout ce qui peut palpiter et souffrir en moi!

Sœur Marie-des-Anges, chère petite martyre bien-aimée, vous dont l'âme sereine et forte, comme l'ange tutélaire qui veille aux lieux chers, m'entoure et m'écoute, suivant votre promesse dernière, ayez pitié!... pitié!..... pitié de tous les malheureux, de tous les misérables sans en excepter un seul, — un seul! — de peur que je sois celui-là!.....

JEAN SAINT-YVES.

Petite Exposition

(Il se tient actuellement, dans les galeries du Square Phillips, une exposition d'art français.)

Le gouvernement français, qui a pris part, si je ne me trompe, à l'organisation de cette exposition, semblait, en cette occasion, avoir voulu faire œuvre bienfaisante: développer chez-nous—s'il est vrai qu'il y existe déjà—le goût de la peinture. Aussi, étais-je presque prêt à admirer avant même que d'entrer; et d'autant mieux que les flatteuses exclamations d'un public chic m'y engageaient fortement à peine la porte franchie.

Mais il m'a fallu déchanter. Je tiens à le dire dès le début: comme ensemble, ce qui m'a le plus frappé,

c'est le manque d'imagination et d'originalité ; c'est-à-dire le lieu-commun et la banalité ; ce qui revient à dire, je crois, invention trop hâtive et exécution plus précipitée encore. Pourquoi cette sempiternelle tête bretonne sur fond de mâtures, qui illustre tous les livres de récits bretons ? Pourquoi toujours ces portraits d'intérieurs lavés avec un soin digne d'une meilleure œuvre ?... Ces "Place Pigalle", "Rue de la Paix", "Place de la Madeleine" ? Si le manque d'imagination vous contraint à reproduire une place publique ou un bout de rue, allons, peintres laborieux et appliqués, revendez palette et pinceaux et devenez de bons photographes : l'appareil photographique "rend" avec une perfection à laquelle le meilleur peintre ne saurait prétendre.—Ce n'est pas de l'art ?—Et vos photogravures, alors, en serait-ce ?... En passant du mal au pis, je citerai le grand tableau—si ça peut s'appeler un tableau—représentant une dame d'âge mûr, en train de "faire" les ongles d'une jeune femme. Cette machine a de telles dimensions que ça couvrirait tout un mur du "salon" de Madame Oeil-de-Perdrix, la manicure bien connue.... C'est dommage que l'année soit commencée : voilà un sujet tout désigné pour le calendrier qu'offre chaque année, à sa nombreuse clientèle, Mme Oeil-de-Perdrix. Enfin rien n'est perdu, ce sera pour l'année prochaine.... Je regrette de ne pas connaître le nom de l'animalier qui a peint un cheval dans le désert et une étude de cheval ; ça doit être par le même peintre. Quant aux chevaux, ce sont de vrais bijoux, des jouets de Nuremberg : l'on croirait qu'ils vont se mettre en marche. Si seulement ils avaient un remontoir !

Mais s'il est une œuvre à laquelle il sied d'accorder une place à part, c'est bien la tête de femme, aux crayons, de M. Hermann Paul. Devant cette face grotesque, qui suffirait à elle toute seule à déshonorer une cimaise, j'ai pensé m'écrier, comme dans la pièce célèbre : "Qui trompe-t-on ici ?" Non, voyez-vous, il faut voir ça : la voir, et puis mourir... de rire.

L'impressionnisme est un art qui prétend éveiller chez le spectateur, à l'aide de procédés nouveaux, les im-

pressions provoquées par la vue même du sujet. C'est un art nouveau, mais dont on a eu le temps déjà d'abuser beaucoup. Telles œuvres impressionnistes doivent être regardées de si loin, qu'on ne pourrait guère les admirer qu'à l'aide d'une lunette marine. Je passerai sur plusieurs des tableaux exposés au square Phillips, me contentant de les qualifier, en passant, de bizarres, pour ne citer que "Sur la Tamise" excellent effet de brouillard de Claude Noiret ; la "Scène d'hiver" de F. Moteler, d'une belle ordonnance et le tableau de C. Francis Aubertin, représentant des rochers baignant dans l'eau, dans lequel l'"atmosphère" est d'un effet saisissant.

La perfection dans l'impressionnisme serait peut-être dans la réalisation complète de ce qu'on appelle en physique l'"illusion d'optique" ; et le meilleur impressionniste ne serait-il pas ce peintre célèbre dont les oiseaux, raconte l'anecdote, trompés eux-mêmes, venaient becqueter les natures mortes ?...

La partie "Sculpture" de l'exposition n'est pas très considérable, ni bien remarquable non plus. Je citerai un bébé éléphantique, en plâtre, dont le ventre gonflé d'une tumeur repose, tant bien que mal et plutôt mal, sur des cuisses hydropiques.—Phénomène digne de figurer dans un muséum de curiosités anatomiques... J'ai songé non sans quelque amertume aux belles œuvres de notre sculpteur Laliberté, recouvertes de poussière et d'oubli, et auxquelles le public riche ne manquera pas de préférer le petit monstre pétri aux Batignolles.

Les bijoux et les quelques faïences qui ornent le centre des salles m'ont semblé plus intéressants que ce qui couvre les murs ; mais ma chronique est déjà trop longue et, d'ailleurs, ça n'est pas de mon ressort.

LEON LORRAIN.

—♦—

Voulez-vous un élégant chapeau durant la saison du carnaval ? Allez à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est, c'est qu'on en confectionne qui prendront, comme le palais de glace, les gens par surprise.

A propos de "l'Exposition des Arts"

Nous venons de lire la critique que notre collaborateur — à notre demande d'ailleurs — a écrite sur l'Exposition des Arts français, actuellement ouverte au square Phillips, et nous ne pouvons donner à nos lecteurs de meilleure preuve de la sincérité des écrivains à notre journal, et de la liberté que nous leur laissons qu'en permettant la publication de l'article de M. Lorrain, bien qu'il ne représente pas exactement notre opinion.

Selon nous, l'appréciation de notre collaborateur est sévère, et va parfois jusqu'à l'injustice.

Il a obéi un peu trop, croyons-nous, à la première impression que nous donne l'aspect de quelques toiles "hurlantes" dont les tons exagérés détonnent sur le goût exquis que nous accordons si volontiers à tout ce qui est : art français.

Mais à une deuxième visite, l'œil habitué à ces tonalités bizarres s'applique plus au détail d'autres toiles très méritantes. Les noms sont inconnus pour la plupart, mais qu'y a-t-il dans un nom ? disait Shakespeare.

Ainsi, dans l'Exposition du square Phillips, tout en y remarquant les œuvres de Besner, Roll, Piot, Henri Martin, dont les toiles ont déjà une réputation mondiale, nous avons été attirée par des peintures d'un réel talent, bien que de noms moins connus.

Signalons "Soir à Dordrecht" de Mlle Angèle Delassalle, qui décèle un goût tout à fait supérieur, la "Jeune fille bretonne" d'Henry d'Estienne ; les deux toiles de Jules Grun, "Effets de lumière" et "La femme aux pommes", petites mais délicieuses. "Nuit mauve" de Cachou, "La Roulotte" d'Emile Boulard, "L'Été" de Joseph Avy, "Intérieur" de Meunier, "Dans la Prairie" de Julien Dupré, — ce dernier est un

grand peintre—; les toiles signées Liepvre, LeGoult-Gérard, Maxime Maufra, Prinnet, Paul Stock, le paysagiste Zuber, méritent plus que la mention hâtive que nous ne pouvons que leur consacrer en ce moment.

“La manicule” d’Ernest Chevalier qui a excité à un si haut degré la verve sarcastique de notre correspondant, est peut-être de dimension trop considérable pour un sujet d’aussi peu d’importance, mais la facture nous a semblé bonne. L’attitude de la dame ainsi “maniculée” est abandonnée, son expression un peu trop lascive, mais ceci ne compromet ni la technique, ni la science de l’artiste...

Nous avons remarqué aussi, outre “Le Penseur” de Rodin, un groupe en bronze de trois femmes, de Voulot, qui est vraiment admirable.

Quant aux bijoux de Lalique, ils sont merveilleux, tout simplement.

Si l’on peut regretter, en général, que l’Exposition actuelle ait été organisée au point de vue mercantile, il reste encore assez à admirer pour nous engager à l’indulgence envers ses médiocrités et ses faiblesses.

LA DIRECTRICE.

“Mal d’Académie”

Vous avez lu l’article du Dr Choquette, l’autre jour, dans “Le Canada”? Il s’intitule “Mal d’Académie” et réclame en faveur des Canadiens une Académie, laquelle pour ne pas être qualifiée de “Royale”, n’en sera pas moins glorieuse puisqu’elle sera “française”, et devra être considérée le summum de toutes les ambitions littéraires.

L’idée est bonne, presque géniale. Mais, est-elle condamnée à ne demeurer qu’un pavé de plus ajouté à tant d’autres recouvrant déjà le sol rocaillieux des géhennes publiques?

Hélas! que j’en ai vu mourir de ces bonnes idées! pourrais-je écrire en parodiant le poète. Mourir, presque aussitôt nées et dans les meilleures conditions possibles!...

L’apathie de nos compatriotes est

si grande! Pourtant, n’en médions pas trop. Il y a un réveil, je l’affirme, et mon âme prophétique ne se trompe pas quand elle prédit des jours moins obscurs à la littérature nationale.

Cette académie,—qui sait?—serait peut-être un des moyens qui contribuerait le plus à secouer la torpeur qui nous enveloppe. En tous cas, je me range absolument à l’opinion du Dr Choquette, et, c’est de toutes mes forces que je souhaite la venue de cet “homme politique clairvoyant” dont il est parlé au cours de son article, messie, tant désiré, qui aidera au développement et à l’encouragement des lettres canadiennes.

Cet “homme politique clairvoyant”—dont je suis si curieuse d’apprendre le nom—mérite l’expression laudative qui l’accompagne, s’il a compris, qu’en effet, la protection d’un homme d’État aux sciences et aux arts est encore ce qui burine le mieux un nom sur les tablettes immortelles de l’Histoire... Il y a longtemps que je l’ai dit et redit, jamais je ne me lasserai de le répéter.

Attendons donc avec confiance cette Académie promise. Le Dr Choquette demande qu’on lui donne des conseils relativement à l’organisation d’un corps aussi respectable qu’important? il en recevra, de tous les bords, de tous les côtés, je suis sûre, c’est besogne agréable, si peu coûteuse que celle de donner conseils!...

Mais, il est un point sur lequel j’aimerais à être éclairée. Cette coupole de l’avenir abritera-t-elle aussi des femmes?

L’inertie, l’insignifiance de l’Académie Royale démontrent ce qu’est un corps sans l’âme féminine. Notre Académie future tombera-t-elle dans la même faute?

FRANÇOISE.

Pensée caniculaire d’un gargotier:

—C’est bizarre: si l’on veut conserver du poisson, il se gâte, et si l’on ne gâte pas ses clients, on ne les conserve pas.

—Il ne se conduit pas bien envers sa femme.

—Que fait-il donc?

—Il rajeunit de jour en jour.

LE TERROIR

Bienvenue à la nouvelle revue publiée par l’École Littéraire! D’un joli format, d’une toilette élégante et sobre, d’une moëlle littéraire riche et abondante, telle est la publication nouvelle d’une élite parmi nos poètes et nos littérateurs canadiens. Je la salue avec enthousiasme et lui souhaite des jours et des œuvres aussi nombreux que les grains de sable de nos larges grèves...

Voici en quels termes Charles Gill, chargé de présenter au public “Le Terroir”, s’exprime, au début de son premier-Montréal:

Nous venions de quitter Tadoussac. Le navire nous emportait entre les montagnes gigantesques du Saguenay. La nuit tombait. Mon ami le peintre X... et moi, nous étions là, muets devant la beauté, en compagnie d’un vieux diplomate anglais dont nous avions fait la connaissance le matin même. Nous ne nous étions guère laissés depuis le Cap Tourmente. Au défile des merveilles de la côte nord, il avait eu recours à notre connaissance du pays; et autant que le plaisir de lui être agréables, le charme de sa parole élégante et profonde nous avait retenus auprès de lui.

Cependant, l’ombre avait envahi les choses. Nous ne distinguions plus qu’une muraille démesurée dont la cime inégale se profilait, noire sur fond d’étoiles, qui nous entourait de toute part, et à laquelle notre course prêtait l’illusion d’un mouvement fantastique. “Quelle nature! quelle nature! m’écriai-je, ô Canada! tes fleuves te font pardonner tes hommes!” Ce cri m’échappa presque à mon insu: j’avais oublié l’étranger. Je réparaïs tant bien que mal l’impression qu’il en dut éprouver, quand mon ami m’interrompant: “Épargne-nous! ne me gâte pas ma nuit de Saguenay par un discours de fête nationale. Tenez, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le diplomate, tout à l’heure, au dessert, quand vous avez manifesté votre étonnement de n’avoir pu saisir l’âme canadienne, j’ai été tenté de vous répondre, mais je me suis tu: trop d’étrangers m’auraient entendu, et aussi trop de superficiels à qui il est inutile de confier des vérités. J’ai été tenté de vous répondre: “Vous n’avez pas saisi l’âme canadienne, parce que le Canada n’a pas d’âme”.

Ceci fut dit sans émotion, d’une voix glacée; les terribles syllabes, bien scandées, frappèrent nos oreilles, et le vent de la nuit les emporta...”

Je comprends les impressions décourageantes du peintre X, mais je suis d’avis que son pessimisme l’emporte trop loin.

Oui, le Canada a une âme, et cette âme n'est pas morte. Elle existe, mais elle a dormi bien longtemps! Cependant, sa léthargie profonde se dissipe, et, lentement, si vous le voulez, mais sûrement aussi, elle s'ouvre à la lumière à la vie... 'Le Terroir' est une des manifestations sensuelles que son lourd sommeil cède enfin...

Combien d'années cela prendra-t-il pour que secouant sa torpeur, l'âme littéraire canadienne devenue vigilante et éclairée, s'agite et ouvre l'intelligence de notre peuple? Je ne sais pas au juste... Nous ne le verrons peut-être pas, chers amis du 'Terroir', mais nos arrière-neveux vous devront d'avoir donné l'élan, d'avoir, au prix de sacrifices, de veilles et de luttes, cherché à réveiller cette âme neuve de la patrie canadienne...

Les principaux collaborateurs de la revue 'Le Terroir' sont surtout les membres de l'École Littéraire. Nommons: Germain Beaulieu, président; Alp. Beaugard, Hector Demers, secrétaire, Gonzalve Désaulniers, L.-J. Doucet, G.-A. Dumont, Albert Ferland, Charles Gill, Lionel Léveillé (Englebert Gallèze), Albert Mailloux (Dreux), E.-Z. Massicotte, Emile Nelligan.

FRANÇOISE.

Exposition internationale de Seattle

L'Exposition de Seattle s'annonce déjà dans de formidables proportions. Elle couvrira 250 acres de terrain et les dépenses approximatives s'élèveront à dix millions de dollars; l'Etat de Washington seul a offert un million pour ses frais de représentation, et en un seul jour la population de Seattle même a souscrit \$650,000 pour sa contribution personnelle; jamais encore rien de semblable n'a été fait dans aucune autre ville.

La situation des terrains de l'Exposition est exceptionnelle. Ils sont

à vingt minutes de tramway électrique de la partie centrale de la ville de Seattle et ont vue, d'un côté, sur le mont Rainier, dont les sommets couverts de glaces éternelles ont une altitude de 14,526 pieds. En face, s'élève le mont Baker dont le pittoresque et l'imprévu font l'admiration des nombreux touristes. La vallée qui s'étend aux pieds de ces montagnes où seront construits les palais de l'Exposition est unique au monde. Au centre s'élèvera la cascade lumineuse dont le bassin n'aura pas moins de deux cents pieds de diamètre.

Les pays suivants prendront part à l'Exposition: l'Australie, le Canada, le Chili, la Colombie, Costa Rica, Ecuador, Formose, la Corée, les Indes Orientales françaises, les colonies allemandes, le Guatemala, le Honduras, l'Inde Anglaise, le Japon, le Mexique, le Nicaragua, la Nouvelle-Zélande, le Panama, le Pérou, les îles Philippines, le Siam et le Salvador.

Les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Russie et les Pays-Bas auront en outre des exhibits intéressants.

Le but de l'Exposition est de démontrer que l'Alaska n'est pas seulement un terrain minier mais que toutes les ressources mondiales s'y trouvent également.

Le climat durant tout le temps que durera l'Exposition, c'est-à-dire depuis le 1er juin jusqu'au 15 octobre sera délicieux, car, Seattle ne souffre pas ni de trop grands froids, ni de trop grandes chaleurs. De sorte que les visiteurs à l'Exposition seront sûrs de jouir de la plus agréable des températures.

La ville de Seattle elle-même offre les plus grands avantages possibles de logement aux visiteurs de l'Exposition. Les hôtels y sont nombreux, spacieux et confortables.

Les taux sur les chemins de fer seront grandement réduits. Enfin, tout engage les Canadiens à se diriger vers ce beau pays. Ce qui leur procurera l'avantage de connaître et de visiter l'Ouest, le grenier futur de toute l'Amérique.

La Fédération Nationale

La première fête annuelle de la Fédération de la Saint-Jean-Baptiste a eu lieu dimanche dernier au Monument National.

La vaste salle était remplie de spectateurs et spectatrices venus pour applaudir à un délicieux programme littéraire et musical.

C'est ainsi que nous avons eu le plaisir d'écouter une conférence de Mlle Bélanger, directrice d'académie, sur l'éducation populaire. Le travail, fort bien fait, dénote avec des connaissances profondes, un esprit d'observation fin et délié.

M. Hector Garneau, petit fils de notre historien national, a parlé de 'la femme canadienne sous l'ancien régime', avec une éloquence, une chaleur et un talent remarquable. La partie musicale organisée par Mme Damien Masson a été réussie de tous points.

Mme Gérin-Lajoie, chargée de remercier conférenciers et musiciens, s'est acquittée de ce devoir avec beaucoup de grâce et de délicatesse. Les quelques mots émus qu'elle a consacrés à la mémoire de Mme Arthur Gagnon, ont remué tous les cœurs.

Somme toute, la soirée fut charmante.

Maison de bijoux

Nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, aimeront à s'assurer des services d'un bijoutier de première classe, qui posséderait, en un mot, toute leur confiance. Nous ne pouvons mieux faire qu'en leur recommandant la maison, si bien connue d'ailleurs, de MM. Beaudry, Fils, 287, rue Sainte-Catherine Est. Là, elles trouveront le meilleur assortiment de bijoux qu'elles puissent désirer. Jamais elles ne seront trompées sur la valeur et le poids des articles qu'elles y achèteront. La variété des objets mis en vente est très grande: bagues, anneaux, montres, bracelets, chaînons, chaînes et médaillons, tout est artistique et d'un travail supérieur.

Les articles en argent, pour cadeaux de noces, ou autres sont d'un fini supérieur.

Les clients de la campagne reçoivent une attention particulière.

A Mille-Fleurs, les réductions dans les chapeaux de toilette sont très fortes. Allez-vous en assurer par vous-mêmes.

Les boucles d'oreilles

L'origine des boucles d'oreilles est toute poétique. Elle remonte jusqu'aux temps préhistoriques où l'homme amoureux parait les oreilles de son épouse avec les fruits des cerises ou des bluets des prés. On peut croire que les nymphes et les dryades des bois en connurent la mode. Les peuplades les plus sauvages en pratiquent l'usage, et l'Histoire sacrée nous montre Eliézer donnant à Rébecca des boucles d'oreilles et des bracelets. Dans Homère, elles font partie de la parure des femmes ; Junon les fixe aux lobes rosés de ses fines oreilles. Chez les Grecs, les élégantes se plaisaient au luxe des pierres ou des perles, soit en se perçant le lobe des oreilles, soit en y attachant des ornements garnis de gemmes, sans les percer. Les enfants ne les portaient que du côté droit. Chez les dames romaines, ce fut une folie ; elles portèrent des anneaux ornés et décorés, si riches et si pesants, nous dit Sénèque, que le lobe de l'oreille se déchirait et l'on dut instituer une corporation de masseuses, les "orniculo ornatrix", dont la seule occupation consistait à donner leurs soins aux coquettes blessées. Les perles furent surtout employées pour former des boucles d'oreilles. Lorsque le commerce eut fait connaître ces produits aux Grecs et aux Romains, le luxe en tira le meilleur parti, et sous les Empereurs, les femmes suspendaient parfois à leurs oreilles la valeur de deux ou trois riches patrimoines.

On trouve dans les plus anciens tombeaux des rois et des reines d'Égypte, des agates, des calcédoines, des onyx, des cornalines, qui ont la forme de perles très rondes et d'un beau poli : elles servaient à faire des boucles d'oreilles.

Le Moyen-Âge eut raison des abus de la mode romaine. Les dames portèrent le hennin qui, cachant l'o-

reille, détruisit pendant plusieurs siècles l'usage des boucles d'oreilles. La Renaissance les remit en faveur. Le fameux Lempereur aida au XVIIIe siècle à l'engouement des pendants d'oreilles. Le XIXe siècle vit d'abord les longues pendeloques, où l'or ouvragé, les pierres précieuses et de délicates trouvailles d'orfèvrerie se mêlèrent pour former d'artistiques chefs-d'œuvre. Vers la fin du XIXe siècle, cette jolie mode parut pour faire briller le riche solitaire, l'unique gros brillant, dont la paire bien assortie portait le nom de dormeuses, peut-être parce qu'on ne les quittait point pour dormir. La perle, plus discrète, mais d'une valeur presque égale si l'orient et la grosseur en étaient remarquables, fut bientôt préférée par les femmes dont le luxe était plus réservé et d'une distinction plus parfaite. Peu à peu la mode diminua d'intensité et se confina parmi les classes plus bourgeoises d'esprit, où la richesse extérieure est prisee davantage. Les vraies grandes dames ne portent plus la boucle d'oreille, et l'on ne fait plus percer l'oreille des fillettes pour les condamner à un usage tout aussi barbare, si on y réfléchit bien, que celui des sauvages qui se percent les cartilages du nez pour y introduire un anneau. Nous sommes loin des préjugés de nos mères-grands, qui prétendaient qu'en perçant les oreilles d'un enfant, on le préservait d'humeurs malignes... Et il convient de féliciter les femmes de cette décision. Quoi de plus charmant que la coquille nacrée d'une jolie oreille? Ne la déformons pas. Il reste assez de parures et de bijoux pour sacrifier cette inutile cruauté et cette mode barbare.

N'avons-nous pas la boucle de ceinture, tantôt esthétique, tantôt gemmée de pierres les plus chatoyantes? Qui n'a admiré les conceptions de Lalique et de son école? Et les boucles de souliers, luxe charmant et discret, où le diamant s'allie à l'or ciselé? Et les montres, bijoux délicieux, où l'émail, la miniature, le brillant et l'or forment d'artistiques trésors. Et le bijou bizarre de

cette année, la jolie épingle à cheveux, pierres serties et compositions nouvelles, de plus en plus volumineuses? Et le jeu de breloques, le petit miroir, la boîte à poudre, les fantaisies minuscules et drôlatiques, si prisées il y a quelque dix ans, mais qui tend à disparaître pour faire place à la bourse aux mailles d'argent et d'or, toujours, toujours plus grande, et qui a fini par devenir le petit sac à main, successeur du gentil réticule de nos aïeules. Et enfin, et surtout, les longues et fines chaînes qui retiennent l'indispensable face-à-main d'or ou d'écaïlle, ou le grand manchon de fourrure rehaussé de dentelles. Quel luxe de délicates orfèvrerie dans ces jolies chaînes délicieusement travaillées et où brille de ci de là quelque belle perle ou quelque précieuse pierre.

Enfin, les bijoux sont le champ le plus inépuisable de la coquetterie féminine, un de ceux les plus intéressants à explorer dans ses fugaces changements et ses multiples aspects.

LOTTE.

Au Théâtre National

Le genre-révue est fondé à Montréal depuis l'apparition au National de "Ohé! Française!" Durant trois semaines consécutives, il y a eu salle comble à ce théâtre, succès qu'aucune pièce n'a pu encore obtenir en notre ville. Parmi les auteurs, nous remarquons un confrère M. Ernest Tremblay à qui nous offrons nos compliments.

"The Graphic", un magazine de Londres, très en vogue contient de nombreuses illustrations sur la ville de Prince Rupert, qui doit son développement et son accroissement à la ligne du Grand-Tronc qui la traverse. Cette ville sera de plus le terminus dans l'Ouest du chemin de fer du transcontinental.

Le havre de cette ville est le plus beau du monde. Il y a trois ans, l'emplacement de Prince-Rupert n'était qu'une forêt vierge ; aujourd'hui les édifices s'élèvent rapidement et d'ici à peu de temps des parcs, des avenues, des plateaux étagés en feront la plus belle ville de cette partie de la Colombie. Son port deviendra, sans doute le terminus de la ligne transocéanique du Pacifique Canadien, et ses terrains si féconds et si riches sont destinés à devenir les greniers de l'Ouest canadien.

Recettes Faciles

BOULETTES DE POMMES DE TERRE.— Entremets.—Faites cuire des pommes de terre bien farineuses. Ecrasez-les avec un pilon ou une cuillère, dans un plat, mettez un morceau de beurre, poivre, sel, muscade, fines herbes et surtout du persil haché très fin, quelques jaunes d'œufs, et un peu de crème. La pâte étant bien mêlée, faites-en des boulettes que vous roulez dans la farine, et que vous ferez frire de belle couleur.

POUR DONNER BON GOUT A LA SOUPE.— Une pelure de navet bien nettoyée et attachée en petit paquet donne un arôme délicieux à la soupe. Les feuilles de céleri ont le même effet.

OMELETTE AU FROMAGE.— Remplace agréablement l'omelette au lard pendant le carême.

Râper du fromage de Gruyère, le mélanger en battant avec des œufs et une tasse de crème épaisse. Poivrer, ne salez que légèrement, car le fromage contient déjà du sel. Faire fondre du beurre dans la poêle et y verser le mélange un bon moment.

Au lieu de gruyère on peut employer du parmesan.

BISCUITS A LA MELASSE.— 1 tasse de beurre, 1 tasse de sucre, 1 tasse de mélasse, 1-2 tasse de lait, 1 œuf, 2 cuillerées à thé de soda, 4 cuillerées à thé de gingembre, 4 tasses de farine.

Brassez ensemble le beurre, le sucre, un œuf et la mélasse, faites dissoudre le soda dans le lait, puis ajoutez la farine et le gingembre, puis faites cuire dans un fourneau modérément chaud.

Conseils Utiles

POUR DEGRAISSER LE COL ET LE BAS DES MANCHES DES VÊTEMENTS.—Mélangez dans une tasse parties égales d'eau froide et d'ammoniaque ; étendez sur une table la partie à nettoyer, humectez, au moyen d'une petite éponge ou d'une brosse puis, avec un couteau à papier en bois ou en ivoire, grattez

la partie bien imbibée ; essuyez le couteau sur un linge à mesure qu'il se charge de saleté. Procédez ainsi à plusieurs reprises en humectant de nouveau ; puis rincez, essuyez sans tordre, et étendez. Quand l'étoffe est bien sèche, brossez.

POUR ENLEVER LA PEINTURE A L'HUILE.—Savonner au savon noir sec, de façon qu'il forme sur la couleur une mince couche. Au bout de quelques heures le savon s'amollit et commence à coller ; il est facile alors de gratter la couleur avec un couteau ou une spatule. La couleur à l'huile pouvant endommager le parquet, il faut avoir soin de le recouvrir avec un carton ou un vieux tapis ; si l'objet est transportable, il vaut mieux opérer dans un endroit où l'on ne risque pas de rien gâter.

CONSERVATION DES FEUTRES.—On découvrira avec soin la garniture des chapeaux de feutre, on la brosera on la pliera soigneusement. Quant au feutre, on le frottera dans le sens des poils avec une brosse très-douce trempée dans l'ammoniaque. On l'enfermera ensuite dans du papier de soie blanc.

RECETTE POUR ONDULER LES CHEVEUX.—Prendre de très grandes épingles à onduleur en métal, partager le tour de la tête en plusieurs mèches, mouiller légèrement les cheveux à l'eau de Cologne et mettre à chaque mèche trois épingles. Laisser sécher deux heures. Par temps sec l'ondulation tient deux jours.

Les cheveux blonds qui sont très légers se trouvent particulièrement bien de cette frisure.

Le Coin des Lectrices

L'amitié sincère, désintéressée est-elle possible entre un homme et une femme ?

Pourquoi pas ? Je ne suis pas de ces gens qui voient le mal partout et qui croient qu'on ne peut regarder un autre homme que son mari.

DIANE.

Une amitié d'homme est chose ex-

cellente, pourquoi la refuser, ou la prendre en suspicion ?

COCCINELLE.

Une amitié d'homme ! c'est un don précieux mais combien dangereuse aussi ! Une amitié entre homme et femme, savez-vous dans quelle circonstance on peut s'y donner ? Quand la femme est à Montréal et que l'homme vit à New-York.

FRANÇOISSETTE.

La femme qui peut s'appuyer sur l'amitié forte, constante, et solide d'un homme doit s'estimer heureuse entre les heureuses. Une amitié masculine est meilleure conseillère qu'une amitié féminine.

OUI-OUI.

Il ne faut pas mettre son "Fiat" en une amitié mixte. Combien de chutes ont été amenées par ce joli prétexte ?

LAURETTE.

A RÉPONDRE

Une jeune fille qui aime un jeune homme qui ne l'épousera pas, peut-elle, en conscience, se marier avec un autre ?

COUSINE DIVONNE.

Entre femmes :

—Que vous êtes peu charitable pour cette pauvre Germaine !... Vous la déchirez à belles dents... et un vendredi saint, encore !

—Raison de plus : elle est si maigre !

SOMMAIRE

du numéro de la "Revue Hebdomadaire" du 23 janvier.

Envoi sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Guglielmo Ferrero : "La Théorie de la corruption dans l'histoire romaine."

Frantz Funck-Brentano : "A travers l'histoire : Le Père Duchesne".

Jean-Louis Vaudoyer : "La Bien-Aimée".

Th. Ferneuil : "La Déchéance du pouvoir exécutif en France".

Charles Epry : "Au long du plateau continental".

Jean Chantavoine : "Chronique musicale".

Les Faits au jour le jour. — Revue des revues. — La Vie mondaine.

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

Mais ce bouquet qu'il voulait devait être une folie ; quelque chose d'outré, de démesuré, qui parlât. Il revint à l'internat ; il proposa sa trousse à son voisin de chambre qui en cherchait une d'occasion ; puis, n'ayant pas réussi, grimpa sur sa table, prit sur la planche de sapin de sa bibliothèque les trois derniers livres de Ponard qu'il venait d'acheter, trois in-40 cartonné escargot-vert ; il courut à l'hôpital pour les offrir à qui les voudrait et en eut cinquante francs. Il était six heures. Il garda cinq francs pour son cocher et mit le reste dans les fleurs.

C'est cher, se dit-il, mais cela m'évitera de lui dire que je l'aime, ce qui serait ridicule de ma part.

A sept heures, quand il sonna rue de la Pépinière, elle accourut à lui dès l'antichambre. Elle avait une robe de soie rouge, légèrement excentrique, et elle s'était amusée, par originalité plutôt que par pose, à se tailler dans les cheveux des papillotes d'aïeule, qui tombaient en spirales blondes, bougeantes, dansantes sur la peau rose de ses joues. Elle prenait un air courroucé, avec un fond de contentement secret qui éclatait malgré tout ; elle s'écria :

— Comme vous m'avez fâchée ! Moi qui vous invitais avec tant de sans façon ; m'envoyer cette montagne de fleurs comme à une princesse ! Cela n'a pas le sens commun.

— Je croyais que vous aimiez les roses, madame, dit-il gauchement.

— Je les adore. Il y a des hommes qui ont la passion de boire, moi je les bois avec mes narines, avec mes yeux, avec mes doigts, j'ai la passion de l'esprit de rose.

— Alors il n'y en avait pas trop, reprit Cécile en pénétrant avec elle dans le salon.

Ponard était là, avec une amie de Pierre Fifre, une artiste peintre un peu connue, à laquelle la maîtresse de la maison présenta Cécile comme un jeune médecin de grand avenir. Il se sentit de suite dans un petit temple de célébrité où personne n'accédait qu'en vertu d'une notoriété quelconque, où l'on faisait argent de la moindre réputation, où l'on escomptait la renommée au plus petit talent, où rien ne valait que par l'illustration. Et il pensa au magasin de ses parents à Briois.

Les deux jeunes femmes avec Ponard, échangèrent des aphorismes ; on mit sur le terrain des questions de morale médicale, les grands cas de conscience du médecin, tout ce que les gens de lettres aiment à voir dans un métier sous le nom de devoir professionnel ; ce qu'ils y voient uniquement souvent, compliqués et mal au point comme ils sont. Cécile se taisait. Il causait toujours fort peu, et, ce soir, il y avait dans la conversation quelque chose d'un peu factice où il ne pouvait pas entrer, lui qui avait toujours simplement envisagé son métier comme un moyen intéressant de gagner de l'argent en faisant de la science.

Là où il se trouvait, on ne prit pas son silence pour de l'incapacité. Il avait une physionomie réellement étrange qui lui prêtait un air artiste ; le bleu de ses prunelles pensives y aidait en grande part.

— Oh ! concluait la romancière en le regardant avec un demi-sourire, monsieur Cécile en pense là-dessus plus long qu'il ne veut dire.

Et il avait beau se défendre d'opinions extraordinaires et secrètes, s'avouer incompetent dans cette casuistique bizarre, on interprétait toujours son abstention comme une

supériorité de pensée, ce qui est souvent le triomphe des silencieux.

Intelligent, il l'était extrêmement. Il possédait non seulement une intelligence passive d'homme studieux se nourrissant de livres et s'en rassasiant ; la constante inquiétude qui fait naître l'observation, le jugement, les idées. Mais c'était une intelligence saine et normale, privée de la fièvre artiste qui crée, et du sens poétique qui déplace l'axe des choses. C'était un être délicat, mais parfaitement équilibré, donnant à sa personne physique ce qu'elle demandait, et cultivant l'autre pareillement. Il se laissait aller vers cette femme qui surgissait dans sa vie, par un entraînement réfléchi, voulant courir la chance de se faire aimer d'elle qui était libre ; libre de cœur, il le savait, libre dans la loi, libre dans sa conscience, ayant repoussé, paraissait-il, les règles religieuses.

Quand il la revit, seule cette fois, chez elle, en visite, dans le petit salon où les fleurs qu'il lui avait données achevaient de se flétrir, ternies et collées en une masse blanchâtre, sale, elle lui dit :

— Vous, monsieur Cécile, vous êtes un rêveur. Elle le regardait complaisamment, contente d'avoir chez elle, sous sa main, ce garçon sympathique qui lui faisait timidement la cour, et dont elle allait pouvoir explorer à l'aise l'intellect intéressant. Mais Cécile, loyalement voulait se faire connaître mieux, s'expliquer à elle.

— Je ne suis pas un rêveur, loin de là, je ne sais pas rêver. Je vois les choses telles qu'elles sont. J'ai trop fait d'autopsie ; un médecin est trop claisvoyant, après son école dans le réalisme de la chair humaine, pour avoir conservé cette sorte de naïveté dont le rêve doit être nourri. Les mots mêmes se sont dépouillés pour lui de leur mélodie conventionnelle, de l'esprit irréel dont vous les animez. Ainsi là où vous dites le "cœur" d'un homme, avec un sens d'affectivité et de noblesse, nous autres, nous voyons le viscère...

Il n'avait jamais tant parlé devant elle ; cette première phrase l'enchantait. Exultant, ses grands yeux clairs et rieurs victorieux, elle reprenait en battant des mains, pendant que les papillotes frêles dansaient sur ses tempes :

—Voyez si vous n'êtes pas un rêveur : âpre, triste, rude, mais un rêveur vrai pour parler de la sorte.

Elle ne devait pas en démordre tout le temps qu'ils se connurent, car bientôt ils se lièrent. Elle sentait trop, sans le définir strictement, le culte qu'il lui vouait, pour ne pas s'approcher de lui d'instinct. Dans le nombre de ses camarades, cela fit un de plus. Elle l'invitait souvent aux petits repas intimes qu'elle donnait à trois ou quatre amis seulement par groupes de sélection. Il rencontra là une dizaine d'hommes appartenant pour la plupart au monde de la presse, et un plus grand nombre de femmes, car bien qu'elle se familiarisât très vite avec n'importe qui, la romancière Eugénie Lebrun, comme on l'appelaient dans la vie privée, réservait ses préférences, le véritable don de son âme aux amitiés féminines. Les hommes n'étaient jamais, à proprement parler, pour elle, que des visiteurs.

A l'approcher de près, pendant une année, à l'étudier, à la connaître un peu plus chaque jour, Cécile s'attachait passionnément à cette femme qu'on ne pouvait voir sans aimer. Ponard avait dit vrai : ses amis raffolaient d'elle. D'abord, elle était souverainement franche, mettant à avouer ses sentiments, bons ou mauvais, cet amour de la vérité et cette analyse qui avaient fait d'elle un auteur féminin si spécial. Elle aurait détesté une camaraderie basée sur un jugement faux, sur une admiration outrée de sa personne. Puis, ce qui était délicieux en elle, c'était sa bonté dévouée et tendre. Cécile sut bientôt comment elle partageait son temps : de cinq à sept on la voyait recevoir, et ses hôtes la quittait de bonne heure, le soir, avertis qu'elle gardait une partie de la nuit pour le travail. Son après-

midi était prise par des emplettes ou des visites ; mais les matinées de cette créature d'énergie et d'activité ?

Ses matinées étaient employées à des démarches, à des suppliques dont la chargeait sans trêve la classe des femmes laborieuses qu'elle aimait tant aider. Elle en connaissait par centaines qui venaient processionner chaque matin à sa porte : actrices en quête d'engagements, professeurs cherchant des cachets, chanteuses demandant l'aumône d'un concert où se faire entendre, employées de l'Etat la sachant bien avec un ministre, petites débutantes de lettres apportant leurs manuscrits recopiés en belle ronde ; jamais, jamais elle ne se lassait de les recevoir, de leur sourire, de les encourager. Elle les aimait toutes, parce qu'elles étaient faibles, parce qu'elles étaient femmes ; elle leur promettait les recommandations qu'elle donnait toujours de sa personne ; elle les reconfortait avec de l'espérance, elle les reconduisait à la porte elle-même, en les embrassant quand c'étaient des jeunes filles, et le lendemain il en revenait davantage, comme il en va des pauvres dans les maisons "où l'on donne".

Cela se savait. Quand Cécile connut cette bonté touchante de son amie, il se mit à l'en chérir plus fort. Il n'avait jamais vu de femmes ressemblant à celle-là, et elle éveillait en lui, qui ne connaissait que les amours vulgaires, une nouvelle et douce façon d'aimer. Il l'avait d'abord crue coquette, éprise d'elle, parant son corps avec raffinement, avec religion, avec volupté. Mais à revoir si souvent, pendant la même saison la robe rouge qui l'avait un peu choqué la première fois, portée toujours avec la même indifférence, la même simplicité, surtout à l'examiner dans tous ses gestes, dans ses poses, à scruter ses intentions, il finit par formuler cette conclusion : "que, chez elle, le désir de plaire était descendu au minimum qu'il peut atteindre chez une femme." Cependant, depuis un an

qu'il la connaissait, l'aimant au point de n'avoir plus souci de rien au monde, ayant oublié ses amis, ses plaisirs, ses études pour elle, vivant jour et nuit pour la demi-heure qu'il allait passer le soir dans ce petit salon de la rue de la Pépinière, deux ou trois fois la semaine, il ne lui en avait jamais fait l'aveu. Il s'était réglé en cela sur la manière dont la traitaient les autres hommes, demi-camarades, demi-cérémonieux, jamais galants. Sa timidité le martyrisait, mais demeurait plus forte que tout.

Pourtant il se sentait préféré aux autres ; il devenait facilement pour elle un confident. Elle le tenait au courant de ses mécomptes, de ses délicates souffrances d'artistes, de ses lassitudes, de ses cruelles intermittences de talent ; souvent, il ne la comprenait qu'à demi ; leur intimité était fondée sur une illusion ; elle ne voyait en lui qu'un homme d'esprit ; lui, en elle, qu'une femme, et leurs respectives tendances se complaisaient à ce mirage, qui était justement l'envers de la réalité.

Il se sentait devenir plus morose, plus triste en tout son être ; au lieu de le plaindre, de s'enquérir de ce qui le rongeaient, elle semblait prendre plaisir à considérer sa mystérieuse détresse.

Plus d'une fois, il la surprit souriante, complaisante à sa vue d'homme morne. Il est en effet des femmes à qui rien n'est savoureux comme une secrète douleur masculine. Elle lui prêta le vague ennui des gens de doute et d'inquiétude ; cet état d'âme lui plut beaucoup plus que tout, et elle lui demanda d'entendre des pages qu'elle avait écrites précisément dans une disposition d'esprit semblable, sur le poids de la vie et les incertaines souffrances.

Cet acte de rien éclaira Cécile. Il l'illumina. Il comprit quel homme artificiel, créé par son imagination d'écrivassière il demeurait pour elle, alors qu'il était simplement un fort et viril amoureux. Ils avaient inconsciemment joué une comédie dont le dénouement était qu'elle lui échappait, qu'ils tendaient mutuel-

lement aux ombres de ce qu'ils étaient l'un et l'autre, qu'il ne l'atteindrait jamais.

—Je la veux, pourtant! murmura-t-il en redescendant l'escalier, dans le tremblement de sa colère, la première colère qu'il eût eue contre cette douce et innocente femme.

Et, en rentrant, il lui écrivit. Ignorant de l'art d'écrire, des harmonies suggestives de la phrase et de toute rhétorique, il écrivit la lettre suivante qui était son va-tout, qui, par sa hardiesse, pouvait lui faire perdre irrévocablement son amie, ou la lui gagner; qu'un rustre aurait pu signer, ou un fou, ou un génie, parce que c'était un cri de vérité et de passion.

«Madame,

«Vous allez probablement en rire; je vous aime; c'est depuis que je vous ai vue, depuis la première fois. Je ne suis pas un lettré comme vous, comme vos amis; j'abhorre les formules dont ils se seraient servis sans doute pour vous dire cela; je ne suis ni un artiste, ni un rêveur, ni un poète comme vous voulez absolument que je le fusse. Vous m'avez parlé tantôt d'un mot qui me déplaît, l'état d'âme, je n'ai pas d'état d'âme, je vous adore; je ne peux plus vivre aussi loin de vous, voilà l'état de mon âme. Vous m'avez pris pour quelqu'un que je ne suis pas; je n'aime pas la littérature, pas les romans, pas les vers, pas même ce que vous écrivez et qui souvent n'est pas vous, pas votre sensibilité vraie, pas la forme même de votre âme qui m'est chère. Je n'aime que votre sourire qui est bien vous, les actes de votre charité qui sont encore vous vraie, et vous-même. Mon affection est à un paroxysme que vous ne pouvez mesurer; je veux cesser de vous voir, ou cesser de vous voir en indifférent; j'aimerais mieux m'en aller, quitter de suite Paris si vous me repoussiez. Je ne suis pas grand'chose à vos yeux, surtout maintenant, mais il me fallait en venir à cette franchise.»

Et en attendant le matin, au lieu de dormir, il supputa les chances

qu'il avait de pouvoir l'épouser. Ils étaient du même âge tous les deux; elle était entrée de plain-pied dans la célébrité; lui n'y arriverait sans doute jamais; ils étaient en tous points dissemblables, et elle ne semblait pas l'aimer. C'était donc de la démence que d'y songer. Pourtant il ne songeait qu'à cela.

Dans la journée du lendemain, il reçut un télégramme l'invitant à dîner, seul, rue de la Pépinière.

Il ne trouva Pierre Fifre ni fâchée, ni follement heureuse ainsi qu'une autre femme l'eût été. Nulle surprise en elle. Elle s'attendait à ce qui était arrivé. C'était un accident prévu de leur camaraderie. Elle lui dit affectueusement :

—Merci de votre lettre exquise.

Il s'y trompa d'abord. A demi mort d'anxiété, il l'écoutait, la devorait des yeux. Elle avait dit ces mots avec une sorte de tendresse qui semblait agréer délicatement sa passion lui sourire, presque l'appeler. Elle continua :

—Vraiment, rien ne m'a jamais touchée comme cette lettre. Vous qui prétendiez ne savoir pas écrire! Je l'ai lue et relue; elle est admirable. Pourtant elle m'a rendue très malheureuse. D'abord il m'en coûte de vous faire du chagrin, d'autre part vous êtes l'ami sur lequel je compte le plus, dont je me séparerais avec peine, et cependant, pour rester tel, il ne faudra plus me parler de ces choses, monsieur Cécile.

Le coup de massue l'atterra sans lui arracher un mot de revendication. Seul, il avait pu écrire cette lettre violente où, pour une fois, s'était exhalée vraiment son âme. Maintenant, devant cette domination de sa vie, il redevenait troublé et muet. Il lui parut soumis.

—Mon intimité, expliqua-t-elle sans phrase et sans prétention, mon intimité a été le gage de la confiance que j'avais en vous. Je vous ai laissé comprendre sur quel ton devait vibrer la note de notre amitié, Je ne suis pas une femme, moi, monsieur Cécile, je suis Pierre Fifre. Si mes amis me faisaient la cour, je cesserai d'être la maîtresse de maison... estimable, pour laquelle

le j'ai pu passer jusqu'aujourd'hui, il me semble.

Cécile fit un effort inouï, chercha ses mots, et mit à jour, lentement, cette pensée :

—Mais si parmi eux... l'un d'eux, au lieu de vous faire la cour, madame, vous apportait un amour héroïque, quelque chose qui soit capable d'éclipser tout, et même de grandir jusqu'à vous cet ami obscur, ne vous semble-t-il pas que... votre vie changerait... que vous pourriez orienter vers lui seul vos vœux, votre âme et vous contenter de lui!

Les yeux d'Eugénie Lebrun, ses yeux clairs d'un bleu léger, s'emplirent de larmes. Ici l'extrême bonté de son cœur était atteinte; elle sentit qu'elle affectionnait vraiment ce jeune homme, et voulut ne le repousser qu'avec douceur.

—L'amitié que je vous offre, que je vous donne, est bien plus que l'amour, fit-elle gravement.

Il comprit que c'était un principe de son existence qui tombait là de ses lèvres, et que la chose terrible, orageuse et grondante comme le feu qu'il sentait en lui ne pouvait atteindre cette tranquille et paisible créature de pensée.

—Car enfin, reprit-elle au bout d'une minute en hochant la tête, l'amour...

Son calme le désespérait. Il devenait lucide, il concevait tout à coup sa vraie nature résorbée dans l'impassibilité de l'observation. A force de se jouer avec les drames, les cas, les misères de la passion humaine, la romancière avait contracté cette sereine philosophie de les voir comme des agitations inutiles, sans gravité, des illusions.

L'heure du repas interrompit pour un moment la lutte aiguë où ces êtres se disputaient silencieusement la maîtrise l'un de l'autre. Ce fut un dîner triste; Cécile ne desserrait pas les lèvres. Son amie s'affligeait aussi de son chagrin, mais superficiellement, comme une mère s'attendrit avec un sourire indulgent aux déceptions puériles de son enfant. Elle semblait dire, avec toute sa manière d'être: «Vous souffrez à cause de moi, mais cela passera.» Cette nuance n'échappa pas à Cécile qui s'en irrita. Lui aussi avait éprouvé cette impression de scepti-

cisme devant l'amour des autres ; souvent il s'était dit, raillant la conviction pieuse qui entraînait certains de ses camarades vers leurs petites amies : "Comme ils se prennent au sérieux! comme ils s'illusionnent!" Et plus d'une fois, en effet le lendemain des plus beaux serments, les amoureux se déliaient l'un de l'autre, à propos d'un verre de champagne, d'un nœud de dentelle, ou d'une pièce de cinq francs qu'on ne donnait pas.

On restait chez elle peu de temps à table ; ils repassèrent de bonne heure au petit salon tendu de perses blanchâtres. Elle lui parla de sa lettre. Ils étaient assis à une table basse, et leurs visages restaient dans l'ombre de l'abat-jour jaune qu'ils dominaient. En pleine lumière, ses mains potelées d'un blanc ivoirin, brassaient de vieilles photographies qu'elle triait. Elle disait :

—Vous avez une volonté intermittente, tour à tour ferme et chancelante ; c'est ce qui ressort de votre forme d'écriture. Votre réflexion n'atteint pas non plus le fond des choses, ce qui ne veut pas dire que vous soyez irréfléchi. Vos S sont étonnants ; très rare aussi, la boucle de vos majuscules. Et comme cela confirme tout ce que j'avais conçu de votre caractère, sauf pour ce qui est de votre sensibilité, que je croyais moindre.

Oh! sa lettre, sa pauvre lettre. Ce morceau de lui-même! Avait-il donc frêmi si peu entre ses doigts qu'elle n'y eût cherché qu'un examen graphologique, la curieuse! Elle était férue de graphologie depuis quelque temps ; elle voyait dans cet art un outil pour forcer les sanctuaires secrets des âmes et l'avait saisi avidement.

Cécile reprit avec colère :

—Si vous aviez pu comprendre véritablement ce que je ressens pour vous, vous n'en auriez pas décidé si légèrement ; mon amour ne ressemble à aucun autre.

—Et vous l'avez aimé, lui ?

Son regard la fascina si fort qu'elle se tourna vers lui.

—J'avais vingt ans, dit-elle, j'avais le droit de le croire, d'autant

plus qu'il était sincère, comme vous l'êtes, mon pauvre ami! Huit ans après, quand nous avons été... déchaînés par la Loi, j'ai connu, je puis bien le dire, une ivresse de liberté et de contentement que nulle ivresse ne peut certes égaler. Vous me comprenez: l'enchantement de mes vingt-huit ans libres a été plus savoureux que celui de mes vingt ans amoureux. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure : l'amitié que je vous offre vaut plus que ce que vous me demandez... Et je trouve qu'il serait dommage de compromettre cette chose durable, capable de nous procurer à l'un et à l'autre tant de douces heures dans la vie, — car je vous classe dans la catégorie des amis de toujours, — il serait dommage de compromettre cette liaison pour une autre qui finirait mal ; c'est l'éternelle histoire, vous savez.

Cécile eut envie de se récrier ; ce n'était pas une liaison transitoire qu'il voulait ; elle se méprenait ; c'était sa vie dévouée tout entière, c'était l'union éternelle que la mort peut seule rompre, c'était le mariage tel que les parents de Cécile et toute son ascendance bourgeoise l'avaient connu et pratiqué depuis des siècles. Mais il conçut aussitôt l'idée de son infériorité sociale vis-à-vis de cette femme célèbre, et il se tut, humilié, vaincu. "Son amitié, ou, c'est cela, son amitié," se dit-il.

(à suivre)

Récemment on voulut inaugurer une exposition d'horticulture en musique. On invita un compositeur à écrire un morceau de circonstance.

Que fit-il ?

Il mis des "cris en thèmes" dans sa partition.

Jacques (cinq ans) demande à une de ses sœurs aînées :

—Qu'est-ce qu'une abeille ?

—.....

—Ah! du miel! Est-ce qu'elles ne font pas d'autres confitures?...
—.....

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture française, envoyez douze (12) cents au **Jardin Littéraire**, Boîte 464 J. F., Manchester, N. H., et vous recevrez 55 belles, et longues histoires par le retour du courrier, l'équivalent d'un volume de quatre cents pages.

Tél. Bell Est 1584

Chs. C. de Lorimier

Importateur de Fleurs et Plantes naturelles. Fabricant de fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles.

No 250 RUE ST-DENIS

Vis-à-vis le Jardin de l'Enfance. MONTREAL

Spécialité : Tributs Floraux funéraires

Decouverte Merveilleuse

Guérison Radicale,
sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français

998B, Rue St-Denis,

Montréal.

Certificats fournis sur demande.

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mi en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qu'il contient une matière antiseptique connue pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal



BELLES IMAGES SAINTES



20 pour 10 cts

J. V. GELINAS & CO.

DEPT. 184
MANCHESTER, N. H.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. **LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT**, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale

78a rue ST-DENIS

Coin Lagachetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

Vient de paraître :

DOUCET (Louis-Joseph). — "La Chanson du Passant". — Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant", est une page d'art franchement "originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Tel. Bell Est 173
Ste. Catherine et Beaudry Marchands 520

SEMAINE du 8 FÉVRIER

LES AVENTURES D'UN ENFANT DE PARIS.

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'ÂME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
- " demi reliure chagrin..... \$1.35
- Plaine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge..... 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée..... 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée..... 1.85
- Plaine reliure, chagrin, ler choix, tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N- B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. a11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b5.45 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, [c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi, [1] Samedi seulement, [R] Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville.
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest: excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procurateur peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée, d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'intérieur.
N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées!
Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.
(No. 2)

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, L'ECRITURE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. BERGERON, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.



LA GENE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde, Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :

THE DOMINION AGENCY

Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

GUÉRISON GARANTIE DE TOUTES les MALADIES des PIEDS

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des

Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc.,

MME. E. RATELLE, Pédiçure,
163 RUE ST. DENIS, Montréal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMEE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Ouir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immediat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rueFairmount

MILE END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

Il s'en vend plus que
toutes les autres
marques réunies.

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises, Nous offrirons entreautres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis.... \$22 50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure.....\$45,00
Manteaux Pony de Russie depuis....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,